

## LIVRES

## La France de Vichy : pourquoi avons-nous oublié que nous savions toujours tout ?

› Robert Kopp

**E**n histoire, comme ailleurs, il existe des vulgates. Loin d'être pérennes, elles évoluent au gré des fluctuations que subit la grille de nos valeurs. La vulgate qui structure actuellement le récit des années noires date des années soixante-dix. Elle distingue deux moments et peut se résumer ainsi : au lendemain de la Libération, Vichy et l'Occupation auraient été occultés par le mythe résistencialiste d'une France qui s'était elle-même débarrassée de l'occupant ; à l'appel du 18 juin fait écho le discours du général de Gaulle devant l'hôtel de Ville de Paris le 25 août 1944, qui restaure la dignité de la France ; la collaboration est le fait d'une poignée de traîtres traduits en justice au cours d'une épuration rapide mais limitée, alors que la vraie France se reconnaissait dans la Résistance. Au tournant des années soixante-dix, cette vision irénique aurait volé en éclats sous l'effet de la découverte d'une réalité plus sombre, celle d'une Collaboration allant souvent au-devant des exigences de l'occupant et d'une Résistance tardive dont l'importance était encore amoindrie par ses divisions. Un livre et un film seraient les marqueurs de ce tournant : *Le Chagrin et la Pitié* de Marcel Ophuls et *La France de Vichy* de l'historien américain Robert Paxton. « *Le Chagrin et la Pitié* reste [...] l'événement démystificateur de l'année 1971 », écrivait en effet Henry Chapier dans *Combat*. Ce film « répare des années de silence, de contre-vérités, d'imposture » (1). Parmi ces silences, celui qui avait recouvert le sort des juifs. Le livre de Paxton semblait apporter une caution scientifique à l'image grisâtre du film ; il marquait une rupture dans l'historiographie de la période, une « révolution », disait alors Jean-Pierre Azéma (2).

Aux yeux de François Azouvi, cette vulgate repose sur deux mythes. Il avait déconstruit le premier dans *Le Mythe du grand silence. Auschwitz, les Français, la mémoire* (3), où il montrait que les Français

n'avaient pas découvert le génocide des juifs par les nazis à partir des années quatre-vingt seulement, mais que dès le lendemain de la guerre une véritable pensée du génocide s'était élaborée, dans laquelle les catholiques et les protestants avaient pris une part qui n'avait pas été mesurée jusqu'alors. Rien n'avait jamais été occulté. La question est donc : « Pourquoi avons-nous oublié que nous n'avions pas oublié ? »

C'est cette même question que soulève François Azouvi dans *Français, on ne vous a rien caché. La Résistance, Vichy, notre mémoire* (4), où il déconstruit le second mythe, celui de l'occultation de Vichy et de la Collaboration, prétendument recouvert par le récit résistencialiste – l'auteur met ici ses pas dans ceux de Pierre Laborie (5). Nombreux sont les témoignages publiés dès la fin de la guerre montrant une France presque entièrement pétainiste, au moins jusqu'en 1942, parmi lesquels figurent ceux de Jean Galtier-Boissière, le fondateur du *Crapouillot*, romancier et mémorialiste, de Georges Bernanos, du père Bruckberger, de Claude Jamet, de Maurice Bardèche, d'Alfred Fabre-Luce, de Charles Braibant, entre autres.

Mona Ozouf a raison de dire que « la Résistance à l'occupant nazi est le dernier grand récit héroïque de l'histoire française, capable de réconcilier autour des combattants de l'ombre, et dans la fierté commune, des Français si souvent portés au dénigrement de leur pays (6) », mais ce grand récit porté, lui aussi, par de grandes œuvres, de Camus à Malraux, de Pierre Jean Jouve à Pierre Emmanuel, de René Char à Aragon, de Vercors à Kessel, n'est pas le seul, loin de là, et François Azouvi montre qu'il n'a jamais été dominant. Certes, gaullistes et communistes majorent le rôle de la Résistance, ces derniers au point de fabriquer toute une série de mensonges pour faire oublier que, en vertu du pacte Hitler-Staline, ils étaient du côté de la Collaboration jusqu'en juin 1941, ils n'ont pourtant pas le monopole des mémoires.

François Azouvi multiplie les preuves et insiste : il n'existe pas un, mais plusieurs récits superposés de Vichy, de l'Occupation, de la Résistance. Et chacun a été instrumentalisé à tour de rôle, à gauche au moment de la guerre d'Indochine et de la guerre d'Algérie, puis en mai 1968, à droite pour asseoir la légitimité de la V<sup>e</sup> République. Mais alors que dans la guerre d'Algérie la Résistance est littéralement

révécue, elle est fantasmée en mai 1968. Comme le dit Jean-Pierre Le Goff : « La mémoire de la Résistance est détournée dans un règlement de compte générationnel. »

Mai 68 : c'est le moment aussi où la mémoire juive prend le pas sur la mémoire résistante. La Résistance est devenue un mythe encombrant dont il est d'autant plus urgent de se débarrasser que le commandeur a quitté la scène. Désormais, ce ne sera plus le héros qui occupera la première place dans le discours mémoriel, mais la victime. Et c'est alors que naît ce que Henry Rousso a appelé « le syndrome de Vichy ». Ce n'est pas par le film d'Ophuls et le livre de Paxton que les Français apprennent les compromissions et horreurs de Vichy, puisque tout avait été tout de suite mis sur la table et qu'aucune censure n'empêchait d'en prendre connaissance. Mais, dit François Azouvi, « c'est à ce moment-là qu'ils en tombent malades ». Les Français se mettent à croire qu'ils avaient cru être des résistants et qu'ils avaient cru avoir oublié les déportés. « Double croyance qui prend corps au début des années soixante-dix et qui va produire la mythologie à double face sur laquelle nous vivons encore : celle d'une France oublieuse de ses juifs et convaincue qu'elle avait tout entière résisté. »

Comment expliquer ce changement de « régime de mémorialité » ? François Azouvi avance une hypothèse : l'Occident chrétien sortant complètement de l'attraction du religieux, s'effectue alors ce que Marcel Gauchet appelle « l'ultime tournant théologico-politique » de notre modernité et se met en place la religion victimaire dont le culte est le « devoir de mémoire ». Une « religion de substitution qui recycle la figure christique de l'innocent crucifié dans un horizon sans transcendance et dans une liturgie sans Église mais non sans prêtres : les témoins [...] chargés de relater l'événement fondateur et sacré dont ils portent la mémoire vive » (7). Ce serait donc un changement anthropologique que nous laisserait entrevoir cette histoire de la mémoire de la Résistance et de ses transformations.

Le discours de l'héroïsme et de la grandeur a fait place à celui de la médiocrité et de la contrition. Ce constat est-il valable pour d'autres pays ? Quelle conclusion faut-il en tirer ? La Résistance a été le fait d'une minorité, elle était divisée, elle n'a guère pesé militairement.

Mais elle était le fait d'une élite pour laquelle elle représentait une mystique, au sens de Péguy. François Azouvi consacre à cette expérience métahistorique un de ses chapitres d'ouverture. C'est bien cette mystique qu'ont exprimée Malraux, Camus, Joseph Kessel, Jules Roy, Pierre Jean Jouve, Gabriel Marcel, Jean Paulhan, Lucie Aubrac, parmi d'autres. Leur témoignage est celui de ces « phares » qui, comme ceux de Baudelaire, nous permettent de ne pas désespérer totalement du genre humain.

1. *Combat*, 7 avril 1971.

2. Jean-Pierre Azéma, « La révolution paxtonienne », in Sarah Fishman, Laura Lee Downs, Ioannis Sinanoglu et alii (dir.), *La France sous Vichy. Autour de Robert O. Paxton*, Éditions Complexe, 2004.

3. François Azouvi, *Le Mythe du grand silence. Auschwitz, les Français, la mémoire* : la première édition est parue en 2012 à la Librairie Arthème Fayard. La seconde, revue et augmentée d'une postface, paraît en 2015 chez Gallimard, « Folio/histoire ».

4. François Azouvi, *Français, on ne vous a rien caché. La Résistance, Vichy, notre mémoire*, Gallimard, 2020.

5. Pierre Laborie, *Le Chagrin et le Venin. Occupation. Résistance. Idées reçues*, Gallimard, 2014, première édition aux Éditions Bayard en 2011.

6. Mona Ozouf, « La Résistance au Panthéon », *Le Monde*, 15 décembre 2013.

7. François Azouvi, *Français, on ne vous a rien caché. La Résistance, Vichy, notre mémoire*, op. cit., p. 390.

## LIVRES

### Benoît Peeters, un Maigret sur les traces de Sándor Ferenczi

› Robert Redeker

**B**enoît Peeters est connu pour avoir écrit des livres sur Jacques Derrida, sur Paul Valéry, sur Hergé, le créateur de Tintin, pour se pencher sur la philosophie aussi bien que sur la bande dessinée. Son dernier ouvrage « porte sur » l'une des plus grandes figures de la psychanalyse : Sándor Ferenczi (1).

Le père de Ferenczi, Barüch Fränkel, né à Cracovie en 1830, émigre en Hongrie en 1848, avant d'être obligé en 1879 de magyariser son nom, qui devient Ferenczi. Sa mère, Rosa Eibenschütz, est une femme juive, d'origine polonaise. Installé en Hongrie, le couple tient une librairie prospère dans une petite ville. Sándor vient au monde en 1873. Une fois médecin, il deviendra un intellectuel-type austro-